

Le chien qui a perdu la vue

François Teyssandier

Je ne m'attendais pas à trouver aussi vite la maison. Le lotissement s'étalait sur toute la colline, et les nombreuses villas qui le composaient se trouvaient à l'écart les unes des autres, chacune s'abritant derrière une haie d'arbustes. Je m'arrêtai devant une maison qui correspondait à la description qu'un ami m'en avait faite avant que j'entreprenne le déplacement. A première vue, la maison semblait inhabitée. Ou abandonnée depuis un certain temps déjà. La façade, austère et massive, n'était plus de première jeunesse. Le crépi, qui devait être ocre à l'origine, s'était délavée avec le temps. Des coulées noirâtres causées par la pluie striaient les murs sur toute leur hauteur, ce qui renforçait l'aspect lugubre de la maison. Quant au jardin, étroit et tout en longueur, il n'était plus entretenu depuis des lustres. Il disparaissait sous des herbes folles et des ronciers inextricables. Après un temps d'hésitation, je me décidai à ouvrir le portail en bois qui ne tenait debout que par miracle, les gongs étant presque entièrement rongés par la rouille. Il n'était pas fermé à clef. Une allée sinueuse, composée de pierres disjointes, menait au perron. J'escaladai d'un pas alerte les quelques marches qui permettaient d'accéder à la porte d'entrée de la

maison. Sur le côté gauche de la porte se trouvait une sonnette. Je n'avais d'autre solution que d'appuyer dessus. Mais aucune sonnerie ne retentit à l'intérieur. J'appuyai une seconde fois sur le bouton, pour n'obtenir que le même silence. De toute évidence, la sonnette ne marchait pas. Je me mis à taper du poing sur la porte, avec une détermination inhabituelle, car je suis par nature un homme assez timoré. En temps normal, j'aurais à peine effleuré la porte, sans trop insister, pour ne pas déranger les hôtes éventuels. Tandis que là, pris d'une impulsion subite, je fis preuve d'une violence qui me surprit moi-même. J'imagine que la Police doit agir avec une telle brutalité lorsqu'elle se présente, au petit matin, chez quelqu'un qui refuse d'ouvrir, alors qu'elle souhaite procéder à son arrestation. Le seul inconvénient dans cette histoire, c'est que je n'étais pas un policier, mais un simple quidam qui venait rendre une visite de courtoisie à une femme éplorée – du moins, je supposais qu'elle l'était – car la dite personne venait de subir un deuil récent.

Après une attente de quelques minutes, la porte s'ouvrit brutalement. Je sursautai de frayeur, car je pensais que plus personne ne vivait dans cette maison. J'étais même sur le point de repartir. Par l'entrebâillement de la porte, j'aperçus une forme indistincte qui obstruait le passage. En m'approchant d'elle, je vis qu'il s'agissait d'une femme. Âgée d'une cinquantaine d'années environ, elle me dévisagea d'un air revêche de la tête aux pieds. Son visage était livide et mou, comme s'il n'y avait ni os ni muscles pour soutenir la peau. Toute la chair des joues s'affaissait vers le

bas et se répandait en une coulée flasque sur les épaules. Quant au regard de la matrone, il me déplut aussitôt. J'esquissai un mouvement de repli, comme si je m'étais trompé de maison.

- Qu'est-ce que vous voulez ? demanda la femme d'une voix grêle.
- Je viens juste vous rendre une visite, répondis-je en rougissant.
- Tiens donc !
- Oui, une simple visite de courtoisie...
- De courtoisie ? Voyez-vous ça !
- En quelque sorte ! m'exclamai-je sottement, ne trouvant rien à dire de plus.
- Il est un peu tôt, non ? répliqua la femme en ouvrant davantage la porte.
- Je suis venu par le premier train, balbutiai-je.
Comme si ce fait, en soi, était une circonstance atténuante, et excusait le dérangement que semblait avoir provoqué ma venue un peu trop matinale.
- Vous avez bien du courage de prendre le train ! s'écria la femme, d'un ton à la fois admiratif et réprobateur.
- En effet, mais je ne conduis pas...
- Vous n'avez pas de voiture ?
- Je n'ai surtout pas le permis !
- Oh, ça n'empêche pas de conduire...
- Non, bien sûr, mais c'est un peu dangereux...
- Les trains sont épouvantablement lents, n'est-ce pas ? rétorqua la femme d'une voix triste, comme si elle se parlait à elle-même.
- J'ai pu le constater, en effet...

- En plus, ils n'arrivent presque jamais à l'heure !
- C'est parce qu'ils partent souvent en retard...
- Et ils sont sales, affreusement sales, vous ne trouvez pas ?
- Sales et inconfortables, c'est vrai, concédai-je pour lui faire plaisir.
- Et je ne parle pas, bien sûr, des répugnantes odeurs de pieds et d'aisselles qui imprègnent les wagons. A croire que les passagers ne se lavent pas quand ils voyagent...
- Ils le font sans doute exprès !
- Mais dans quel but, monsieur ?
- Pour tenir à distance les autres passagers ! dis-je en esquissant un sourire.
- Le plus désagréable, voyez-vous, c'est quand ils déballent sur le coup de midi leurs abominables sandwiches avariés...
- En effet !
- C'est à vous couper l'appétit !

A cette évocation, la femme eut un brusque haut-le-cœur et m'envoya en plein visage un relent d'ail et de beurre rance qui me fit reculer d'un pas. Je détournai la tête en faisant semblant d'éternuer dans mes mains.

- Mais vous devez être fatigué, monsieur ?
- Un peu, je l'avoue...
- Puisque vous me faites l'honneur d'une visite de courtoisie, donnez-vous la peine d'entrer, je vous en prie...
- Je n'ai pas l'intention de rester longtemps.
- Je n'ai pas non plus l'intention de vous garder longtemps...
- Alors, dans ce cas...

- Donnez-vous la peine d'entrer. Inutile d'essuyer vos chaussures sur le paillason...
- Il n'y en a pas, me semble-t-il...
- En effet ! Ne faites pas attention au désordre qui règne dans la maison. Le ménage n'est pas mon fort. Je souffre du dos depuis mon enfance, et je peux difficilement me baisser. Au fil des années, beaucoup de choses inutiles s'accumulent sans qu'on y prenne garde. Et je déteste jeter quoi que ce soit. Mais un peu de désordre ne peut pas nuire au désordre qui existe déjà, n'est-ce pas ? dit la femme d'une voix aiguë.
- Vous avez certainement des préparatifs à faire...
- Sans aucun doute !
- Et des formalités de toutes sortes à accomplir, j'imagine ?
- Certes, monsieur ! Des tonnes et des tonnes de paperasse à remplir recto verso, en double ou triple exemplaires, qui ne serviront strictement à rien, comme d'habitude...
- Soyez sans crainte, madame, je ne vais pas m'incruster chez vous...
- Je l'espère bien, monsieur.
- Juste le temps de partager avec vous l'affliction qui est la vôtre, murmurai-je.
- Affliction, c'est le terme exact...
- Le plus approprié, me semble-t-il !
- Pour définir ma misérable existence, en effet...
- J'imagine que vous traversez une période difficile, madame...
- Oh, plus que difficile. Affligeante, monsieur...
- Affligeante, bien sûr, terriblement affligeante...

- Et d'une grande tristesse, qui plus est...
- Evidemment !
- Si vous voulez savoir l'exacte vérité, monsieur, autant vous dire que je ne supporte plus cette maison.
- Elle semble un peu sombre, en effet !
- C'est un tombeau, un vrai tombeau ! s'écria la femme, sous le coup d'une colère subite.
- Il y fait très froid...
- Un froid de sépulcre, monsieur. L'humidité suinte des murs, remonte de la cave et s'infiltré par les planchers qui moisissent à vue d'œil. L'hiver notamment, le froid me transperce les os comme de fines aiguilles. Et aucun chauffage ne parvient à réchauffer les pièces.
- Vous permettez que j'entre un instant, madame ?
- Bien sûr, monsieur, mais puis-je vous demander de ne pas faire trop de bruit ?
- Cela va de soi.
- Je n'ai pas l'habitude du bruit...
- Vous ne sortez pas souvent de cette maison.
- Le moins possible, pour ainsi dire jamais, seulement pour faire quelques courses, chuchota la femme si près de mon oreille droite que je sentis son souffle acide et chaud vibrer un court instant sur la fine membrane du tympan, avant de rebondir et de se dissiper dans l'air humide.
- Remarquez, je vous comprends, dis-je.
- Le monde est si hostile au-dehors, n'est-ce pas ? Les gens me font peur !

- Peur ?
- Ils s'agitent sans cesse, gesticulent à tout va, parlent trop et trop fort...
- C'est vrai, alors qu'ils n'ont souvent rien à dire d'intéressant...
- Mais c'est surtout la méchanceté des hommes qui m'effraie.
- Pourquoi seraient-ils méchants avec vous, madame ?
- Parce que je ne suis pas encore veuve, j'imagine, répondit la femme d'un ton revêché.
- Votre mari n'est donc pas mort ?
- Non, pas encore, monsieur. Mais ça ne saurait tarder. Vous êtes venu pour le voir ?
- Oui, en quelque sorte, dis-je, sans plus trop savoir si c'était vrai.
- Il ne vous sera pas d'un grand secours, je le crains !
- Oh, je ne viens pas pour le solliciter...
- De toute façon, il y a belle lurette qu'il ne rend plus aucun service à qui que ce soit !
- Je me contenterai de le saluer et de lui serrer la main, madame.
- Je ne sais pas s'il consentira à répondre à cette marque de compassion, surtout venant de la part d'un inconnu.
- Nous nous sommes rencontrés deux ou trois fois, il y a très longtemps...
- Il ne m'a jamais parlé de vous.
- Non, bien sûr ! Il a dû m'oublier...
- C'est vrai qu'il n'a plus toute sa tête depuis bien des années, soupira la femme avec une exaspération croissante.

D'un geste las, elle me fit entrer dans la maison. Je me faufilai par l'ouverture de la porte. Je ne pus éviter d'effleurer au passage la poitrine imposante de la femme. Elle émit un léger raclement de gorge, et referma sans bruit la porte d'entrée derrière elle. Dans le couloir étroit, chichement éclairé par une ampoule nue qui pendait au plafond, se tenait un chien de haute taille, au pelage noir un peu mité, immobile, tellement immobile que je crus qu'il était empaillé. Mais il bougea légèrement ses oreilles quand je fis un pas en avant. Par ailleurs, l'animal ne manifesta aucune agressivité à mon égard, comme s'il me connaissait depuis longtemps, ou comme si ma présence ne l'importunait en aucune façon. Je ne fis pas le moindre geste de la main pour lui caresser le dessus de la tête, ou les oreilles flasques qui lui tombaient sur les yeux.

- Ne soyez pas inquiet, dit la maîtresse de maison, Tobie est aveugle.
- Quel malheur ! m'écriai-je aussitôt.
- Mais son flair est intact, précisa la femme.

Je mis quelques secondes à comprendre qu'elle parlait, non pas de son mari qui venait de prendre place à ses côtés, en catimini, sans que je l'eusse entendu arriver, mais de son chien.

- Je ne suis pas inquiet, répondis-je, même si je l'étais un peu.
- Peut-être est-ce mieux de ne pas voir les horreurs de ce monde ! murmura la femme d'une voix blanche.
- Pauvre bête ! m'exclamai-je d'un ton las, alors que je pensais au mari.

Ma discrète pitié pour l'animal ne sembla pas émouvoir la femme. Elle me tourna le dos, et repoussa le chien en lui donnant du revers de la main une tape sur le museau. L'animal poussa un bref jappement de douleur. Il semblait habitué à être frappé par sa maîtresse, car il ne gronda même pas en montrant les crocs. Quant au mari, il pivota sur lui-même, par saccades brusques, comme un automate, et suivit sa femme d'une démarche heurtée. Je m'attendais presque à entendre ses articulations grincer à chaque pas. Mais il se déplaçait sans faire le moindre bruit. On aurait dit un fantôme glissant sur un parquet ciré. Après un court instant d'hésitation, je suis entré à mon tour dans le salon encombré de meubles disparates et de bibelots en tous genres. Le couple trônait déjà sur un canapé en vieux cuir. Ils étaient sagement assis l'un à côté de l'autre, dans la plus parfaite immobilité. Le mari était d'une raideur cadavérique, comme si son corps n'était qu'un ensemble d'os étroitement soudés les uns aux autres, sans le plus petit espace flexible entre eux. Son buste filiforme et plat ressemblait à la lame d'un couteau. Le visage de l'homme exhibait une maigreur malade, ai-je pensé. Il était hâve et creusé de rides profondes. La peau avait pris une teinte gris sale. Quant aux yeux globuleux, ils étaient recouverts en grande partie par d'épaisses paupières de batracien. Sa femme, au contraire, je l'ai déjà dit, était enflée de partout. On aurait dit un tas de graisse molle engoncé dans une robe à fleurs d'un autre âge. Elle n'avait ni cou ni menton. Ses bajoues énormes pendaient quasiment sur ses seins maintenus, de toute évidence, par une

solide armature en fer. Ils arboraient, en effet, un maintien beaucoup trop ferme pour être naturel.

- Pourquoi souriez-vous ? me demanda soudain la femme.
- Pardonnez-moi, l'émotion sans doute...
- Vous trouvez que nous formons un couple mal assorti, n'est-ce pas ?

Comme si la femme avait lu dans mes pensées. Ce qui m'inquiéta et me fit rougir aussitôt.

- Qu'allez-vous imaginer, madame ?
- Oh, c'est ce que pensent tous ceux qui nous voient...
- J'étais seulement venu pour voir le corps...
- Mais de quel corps parlez-vous, monsieur ?
- Le corps du défunt, dis-je d'une voix mal assurée.
- Personne n'est mort dans cette maison ! répliqua la femme d'une voix sèche et furieuse.
- Non ?
- Pas à ma connaissance, du moins, dit-elle en se tournant vers la statue efflanquée qui lui tenait lieu de mari, mais pour peu de temps encore, je vous le concède. Tu as entendu parler d'un défunt qui serait dans cette maison, toi ?

L'homme ne répondit pas, comme s'il n'avait pas entendu la question.

- Est-ce que tu sais quelque chose que tu ne m'as pas dit ? insista l'épouse acariâtre.

Le mari resta obstinément muet. Il n'esquissa pas le moindre geste, le regard toujours fixé dans le vide. A croire qu'il ne

comprenait pas ce que lui disait sa femme, ou qu'il refusait de lui répondre pour ne pas entrer dans son jeu.

- De toute façon, je sais que tu ne me diras rien ! s'exclama la femme, avant de s'enfermer dans une bouderie qui assombrit et plissa encore davantage son visage.
- Je crois que j'ai commis une erreur, dis-je prudemment.
- Qui n'en commet pas, monsieur ?
- J'ai lu l'annonce du décès dans le journal local...
- Ah oui ? demanda la femme d'un ton ironique.
- Tout à fait par hasard, je vous prie de le croire !
- Je ne lis jamais les journaux. Mais vous ne devriez pas croire tout ce qu'ils impriment...
- Bien sûr, murmurai-je.
- Ils impriment vraiment n'importe quoi. Pour faire vendre du papier, sans doute. Ils s'attaquent aux vivants qui ne sont pas morts, en colportant le bruit qu'ils le sont, et aux morts en faisant croire qu'ils sont encore en vie, n'est-ce pas une honte, monsieur ?
- En effet, madame...
- Ils ne cherchent qu'à faire du tirage...
- Du tirage, oui, et par n'importe quels moyens, concédai-je du bout des lèvres.
- Si mon mari était mort, je serais tout de même la première à le savoir, n'est-ce pas Théodore ?

L'homme tourna lentement la tête vers son épouse, sans bouger le reste du corps. Puis le visage reprit sa position initiale, avec la même lenteur, les yeux globuleux toujours fixés dans le vague.

- Votre mari n'est pas très bavard ? risquai-je d'un ton qui se voulait badin.
- Il est muet...
- De naissance ?
- Non, c'est arrivé très peu de temps après notre mariage, répondit-elle. Ce fut pour sa fragile carcasse un choc émotionnel trop violent, d'après les médecins. Il n'a pas supporté...
- Supporté quoi, madame ?
- Le poids de la passion, sans doute ! persifla la femme en ricanant.
- Il était trop frêle pour un tel amour, vous voulez dire ?
- Allez savoir, monsieur ! Mais il s'agit plus d'une fêlure dans sa tête...
- Que dans son cœur, n'est-ce pas ?
- Voilà, c'est exactement ça ! Je vis donc seule dans cette maison qui tombe en ruine, depuis des années, avec pour sinistre compagnie un chien aveugle et un mari aphasique. Vous imaginez la vie que je mène, monsieur ?
- Non, pas trop, balbutiai-je, je n'ai jamais connu les joies du mariage.
- Ah, l'heureux homme ! soupira la femme en s'essuyant le nez du revers de la main droite, ce qui laissa quelques traces de morve sur ses doigts.
- Ni ses désagréments ! ajoutai-je par souci d'équité.
- Oh, bien sûr, j'aurais pu être encore plus malheureuse, n'est-ce pas ?
- En effet, madame...

- Je ne me plains donc pas, bien qu'il m'arrive de pleurer la nuit dans mon lit, sans trop savoir pourquoi...
- De pleurer ? m'étonnai-je d'un air faussement intéressé.
- Que croyez-vous, monsieur ? Je suis une femme comme une autre !

Un long silence s'installa dans le salon. Je me tenais toujours debout, personne ne m'ayant invité à m'asseoir. Le chien aveugle se leva brusquement et se mit à marcher dans la pièce en titubant, comme s'il avait trop bu. Sa démarche était mal assurée. Ses pattes cagneuses soutenaient à grand peine son corps trop lourd. Je m'attendais à ce qu'il butât à chaque instant contre un obstacle, mais il parvint à éviter tous les pièges du salon. Il se faufila par la porte entrouverte et disparut dans le couloir.

- Tobie est aveugle de naissance ? demandai-je tout bas, comme si je craignais que l'animal entendît.
- Non, seulement depuis que nous l'avons adopté, répondit la femme.
- Ah ! soupirai-je.
- Il avait quelques mois, tout au plus...
- Et il a perdu la vue brutalement ?
- Dès qu'il a vu mon mari !
- Mais pourquoi avez-vous gardé ce chien, madame ?
- Parce que nous n'avons pas pu avoir d'enfants...murmura dans un souffle la femme.
- C'est un grand malheur ! dis-je à tout hasard.

- Pour certains, oui, grommela la maîtresse de maison.
- Vous auriez voulu en avoir ?
- Pour d'autres, c'est un bienfait du ciel ! ajouta-t-elle en tirant brusquement la langue à son mari, et en esquivant du même coup ma question.
- Votre mari n'était sans doute pas assez robuste pour devenir père...
- Pensez donc ! Tous les hommes malingres ou rachitiques ne sont pas des égoïstes pour autant !

Le silence retomba dans le salon comme une chape de plomb. Il était temps que je m'en aille, ai-je pensé. Mais comment opérer un repli stratégique sans offusquer les hôtes du lieu ?

- Je crois que je me suis trompé de maison, dis-je précipitamment.
- De maison ?
- Puisqu'il n'y a pas de défunt...
- Oh, il finira bien par y en avoir un, monsieur, tout est affaire de patience...
- Il ne me reste plus qu'à vous présenter toutes mes excuses, et à partir au plus vite pour ne pas vous importuner davantage.
- Désolée de vous décevoir ! dit la femme.
- On m'a mal renseigné. En fait, je cherchais quelqu'un d'autre...
- Mais ne vous fiez pas aux apparences, monsieur, malgré mon air bougon, je suis heureuse, très heureuse de votre visite inopinée.
- Vraiment ?

- Excusez mon mari, mais il n'est pas en état de vous raccompagner à la porte !
 - Il semble être déjà dans un autre monde...
 - Oui, il est ailleurs, en quelque sorte...
 - Mais où, voilà qui doit vous inquiéter, n'est-ce pas ?
 - Je crois, pour ne rien vous cacher, monsieur, que mon mari ne va pas tarder à mourir !
 - Il est malade ?
 - Regardez son visage parcheminé, sa peau grise et sèche. Je crois qu'il est au bout du rouleau. Usé, laminé, par trente ans de vie commune...
 - A ce point-là ?
 - Nous ne nous sommes jamais séparés...
 - Pas même un seul jour ?
 - Non ! Mon mari a toujours vécu collé à mes jupons, ne parlant jamais, maigrissant de jour en jour, jusqu'à devenir ce spectre famélique que vous avez aujourd'hui devant vos yeux, alors comment résister à une telle épreuve, je vous le demande ?
- Soudain l'homme sembla vouloir parler. Il tenta d'écartier ses lèvres sèches, mais elles restèrent collées l'une à l'autre.
- Ce n'est pas lui qui me démentira ! ironisa la femme.
 - Ne soyez pas inquiète, madame, je saurai retrouver le chemin de la sortie.
 - Tobie y arrive bien, alors un homme de votre trempe...
 - Bien sûr ! concédai-je.
 - Il est navrant que certaines personnes meurent sans qu'on le sache !

- Elles sont oubliées avant même que l'oubli fasse son œuvre...
- Et il est encore plus navrant que certaines personnes soient annoncées comme mortes alors qu'elles ne le sont pas, ou pas encore, vous ne trouvez pas monsieur ?
- Certes ! Mais j'ai commis une erreur, désolé...
- J'espère que vous reviendrez, monsieur, n'est-ce pas ?
- Vous devriez quitter cette maison, madame...
- Avec vous, monsieur ?
- Non, ce n'est pas ce que je voulais dire, balbutiai-je, soudain effrayé.
- Merci tout de même pour votre visite...
- Un peu trop matinale à votre goût, m'a-t-il semblé...
- Je suis sûre que Tobie éprouve de l'affection pour vous...
- Vous croyez ?
- Il n'a pas bronché en vous voyant...
- Je croyais qu'il était aveugle ?
- C'est une façon de parler, monsieur...
- Bien sûr, pardonnez-moi !

Je fis un pas dans le salon, comme pour mettre fin à l'entretien.

L'homme voulut se lever. Mais il ne parvint pas à décoller son corps du canapé. Quant à la femme, elle n'esquissa aucun geste.

- Et si vous l'emmeniez avec vous ? proposa-t-elle d'une voix rude et triste.
- Qui ça ? Votre mari ?
- Non, Tobie. Je pense qu'il vous suivra sans aucune difficulté.
- Il serait malheureux avec moi, madame.
- Vous n'aimez pas les chiens ?

- Si, bien sûr !
- Il manque tellement d'affection ici, vous savez...
- Certes, mais il n'a pas l'habitude de vivre en appartement...
- Mon mari, lui, c'est différent. Il est inamovible. Pas question de le faire bouger d'un pouce. Il ne sort jamais de la maison, comme s'il avait peur d'attraper un rhume ou une insolation. J'ai l'impression de vivre depuis trente ans avec une statue. Mais je n'aurais pas le cœur de l'abandonner, surtout aux portes de la mort...
- Ne l'abandonnez surtout pas !
- Vous avez cru que je pourrais partir sans lui ?
- Non !
- Et pourquoi non, monsieur ?
- Excusez-moi, madame, mais je dois vous quitter si je ne veux pas rater le train...
- N'oubliez pas de refermer la porte derrière vous, pour que Tobie ne s'échappe pas dans la rue...
- Ou votre mari ?
- Ce serait sa perte s'il franchissait le seuil de la maison !
- Mes hommages, madame...
- Au revoir, monsieur !

Je suis sorti de la maison en refermant le plus doucement possible la porte d'entrée. J'ai retraversé le jardin d'un pas rapide. Le soleil commençait à percer les nuages. Dans la rue, j'ai repensé à tout ce qui venait de se passer. Mais à peine m'étais-je éloigné d'une dizaine de mètres du portail que j'ai entendu, ou cru entendre,

quelques cris rauques et indistincts qui semblaient venir de la maison, sans savoir s'ils avaient été poussés par le mari ou par le chien. Je ne me suis enfui précipitamment vers la gare.

L'auteur

François Teyssandier n'existe pas. Pour préserver son anonymat, il a pris pour pseudonyme d'écrivain son vrai nom. Ainsi, sa famille et ses plus proches amis ignorent qui il est réellement. Ne comptez donc pas sur cet auteur pour qu'il retrace sa longue vie (trop longue aux dires de ses ennemis !) dans les méandres plus ou moins obscurs de la littérature. Il pourrait vous dire qu'il a obtenu un CAP de charcutier-traiteur à la fin de ses études de droit, ou qu'il a fait une brillante carrière militaire dans un régiment de Zouaves transalpins, ou qu'il est devenu diplomate assermenté dans une lointaine république bananière à la suite d'un pari stupide et perdu, ou encore qu'il a remporté deux fois le Paris-Roubaix en trottinette électrique (sans jamais chuter sur les pavés glissants), ou qu'il écrit aussi mal des deux mains sans pour autant être devenu deux fois plus célèbre, ou qu'il vit aujourd'hui en véritable anachorète dans une grotte du crétacé inférieur...Non, il ne vous révélera rien de sa vie secrète et mystérieuse. Sachez seulement que cet auteur n'a pas de chien, et que donc ce canidé inexistant n'a jamais perdu la vue, malgré ce qu'il raconte, même pas à la suite d'un funeste accident de chasse en Basse-Normandie. François Teyssandier n'existe pas, vous dis-je. Soyez-en sûr. A vous de le créer, cher lecteur, si vous en ressentez le besoin, en lisant ce qu'il écrit.